

Archie Mafeje, l'intellectuel africain et l'anti-impérialisme en sciences sociales

Archie Mafeje était un homme marqué dès les débuts par la lutte contre l'impérialisme et toutes les formes d'injustice à laquelle il s'était trouvé mêlé de par sa naissance et en raison de ses convictions d'être un homme libre devant également apporter la flamme de la liberté à son peuple. Véritable homme des sciences sociales, dans sa chair et dans son esprit, il faisait corps avec son peuple. Il participait à ses souffrances tout en partageant également son rêve de liberté.

Né durant le printemps de l'apartheid en Afrique du Sud, il allait plus tard en être l'une des premières victimes intellectuelles et se positionner lui-même au front de la lutte contre celui-ci, pourvoyant constamment de nouvelles armes intellectuelles à la lutte pour la liberté au moment ou d'autres de sa génération ou même de moins jeunes s'engageaient dans la lutte armée contre le plus odieux régime d'oppression.

André Mbata B. Mangu
University of South Africa &
Université de Kinshasa

Pour Mafeje, l'apartheid était avant tout une idéologie d'oppression et il n'y avait pas d'arme plus puissante contre la machine que l'arme de la raison intellectuelle. Le régime de l'apartheid était surtout celui de la répression des esprits et l'émancipation de ces derniers était une *condition sine qua non* de la libération totale revendiquée par des millions d'hommes et de femmes. Pour le régime et le dispositif de l'apartheid, cet intellectuel noir était à terme l'un de ces cerveaux qu'il fallait à tout prix combattre à défaut de le détruire physiquement. Il était un champion de la liberté académique et intellectuelle qui caractérisait toute son activité intellectuelle et scientifique. Toute conversation intellectuelle avec lui était

orageuse. Il avait une incroyable force des idées et la hargne de convaincre tout en laissant à ses interlocuteurs la liberté et le choix de penser autrement. Archie Mafeje était indiscutablement l'une des icônes des sciences sociales africaines, adulé par certains, haï par d'autres mais respecté par tous de l'intérieur comme de l'extérieur.

Rencontrer Mafeje et passer des moments avec lui était un privilège pour ceux de ma génération. Il a abondamment écrit et réfléchi sur les thèmes les plus divers et l'on pourrait dire qu'aucun des sujets préoccupant sa génération et son peuple ne l'avait laissé indifférent.

Il n'est pas possible de résumer une œuvre intellectuelle de plus de quatre décennies, mais si un mot est revenu constamment dans ses écrits et dans sa pensée comme dans celle de l'un de ses amis, Issa Shivji, qui a récemment pris sa retraite avant de la perdre aussitôt, c'est probablement l'« impérialisme ». Mafeje considérait

l' « impérialisme » comme un mal à combattre à tout prix et dans tous les domaines, y compris celui des sciences sociales.

Claude Ake, une autre icône disparue, faisait remarquer que l' « impérialisme » n'épargnait nullement les sciences sociales - telles qu'elles étaient pensées et nous étaient communiquées à partir de l'Occident – dans la mesure où elles pouvaient aussi devenir ou être utilisées comme le véhicule de l'impérialisme (Ake 1979).

Ma première rencontre avec Archie Mafeje était plus « intellectuelle » que physique. Elle remonte au début de la décennie 1990 et était en grande partie facilitée par le CODESRIA. Nous étions en 1994. J'étais alors Assistant au sein du Département de Droit Public Interne de la Faculté de Droit de l'Université de Kinshasa dans ce qui s'appelait encore la République du Zaïre. Pour la première fois, une affiche appelant aux candidatures à l'Institut d'Été sur la gouvernance démocratique me faisait connaître l'existence du CODESRIA. Je décidais de tenter ma chance. La rétention de ma candidature parmi les quinze candidatures qui étaient alors sélectionnées aura certainement été l'une de meilleures surprises de ma carrière intellectuelle et scientifique. Je me retrouvais ainsi à Dakar pour participer à l'Institut d'Été sur la gouvernance démocratique organisé à Dakar d'août à septembre 1994. Luc Sindjoun et Peter Kangwanja étaient du nombre des collègues de l'Institut. C'est lors de mes nombreuses lectures à la Bibliothèque du CODESRIA que je ferai connaissance des écrits d'Archie Mafeje.

Deux ans plus tard, j'avais mon premier choc avec le savant. C'était au travers des *Bulletins du CODESRIA* publiés en 1995 et 1996. Ali Mazrui, cet autre monstre sacré des sciences sociales africaines, avait soumis ses idées sur la *Pax Africana*. Face à la « désintégration » qui affectait plusieurs régions d'Afrique, Mazrui suggérait que la *Pax Africana* passait par une « autocolonisation » ou plutôt par une « colonisation bénigne » des États africains en état de décomposition ou de « désintégration » comme la Somalie, le Sierra Leone et le Zaïre (Mazrui 1995). Mazrui estimait que des « États-clé » tels l'Afrique du Sud, le Kenya, le Nigeria, l'Égypte et l'Éthiopie pouvaient avoir la charge de « recoloniser » ceux qui étaient en état de désintégration. La colonisation par certains États africains serait une forme d' « autocolonisation » non affectée par

les vices de la colonisation « classique ». Ali Mazrui savait probablement que son idée de colonisation, bénigne ou non, intrinsèque dans l'idéologie de l'impérialisme, était provocative et ne passerait pas. Réponse du berger à la bergère fut la réaction musclée d'Archie Mafeje qui dénonçait les « esprits malins au service de l'impérialisme » (Mafeje 1995). Le débat était alors lancé et touchait tous les membres du CODESRIA. Fallait-il intervenir face à ces deux géants qui intimidaient pratiquement tout le monde ou plutôt se taire par peur de se faire écraser au moment où les deux fauves des sciences sociales africaines s'affrontaient si cordialement? Mais entre l'impérialisme et l'anti-impérialisme, aurais-je pu demander à Shivji, avons nous réellement le choix de nous taire ? Je me résolvais alors de donner de ma petite voix même si elle ne pouvait pas résonner au milieu des coups de gueule et de patte des deux géants d'autant plus que le débat était ouvert à tous (Mangu 1996). C'est de cette manière que je m'étais introduit auprès de Archie Mafeje.

En 2001, je me trouvais enseignant à l'Université du Nord en Afrique du Sud, dans son pays de naissance. Cinq ans étaient passés. Mafeje était invité à donner une conférence dans cette université et j'étais tout heureux de le voir physiquement. Il

avait une formidable mémoire : la simple évocation du nom d'André Mbata suffisait pour lui rappeler le jeune homme audacieux de l'ancien Zaïre qui avait alors « osé » intervenir dans son échange avec Mazrui. En 2003, j'étais nommé professeur à la Faculté de Droit de l'Université d'Afrique du Sud et Mafeje était également-là comme chercheur émérite. Depuis, nous nous rencontrons plus régulièrement et je continuais de bénéficier de la pertinence de ses analyses.

Je retiens de lui qu'il était un aîné exemplaire, assez radical et pas toujours conciliant au sujet de certaines idées, un scientifique rigoureux et non complaisant, opposé à tout compromis qui lui paraissait plutôt relever de la compromission.

Il aimait tant cette Afrique allant de Caire où il s'était « réfugié » à Cape Town où sa nomination comme premier enseignant noir dans une université exclusivement réservée aux Blancs selon la logique même de l'apartheid avait provoqué le tollé du gouvernement raciste de Pretoria au point de le contraindre à l'exil il y a de cela une quarantaine d'années. Il rêvait de la grandeur du continent qui passait par la maîtrise des sciences sociales et récusait l'impérialisme sous toutes ses formes en ce qu'il constituait une négation de ce rêve partagé par plusieurs générations des membres du CODESRIA.



Archie
Mafeje